

Edmund Husserl

Bruce Bégout

« Retour aux “choses mêmes” (*auf die “Sachen selbst” zuruckgehen*) ». Ce célèbre mot d’ordre de Husserl (1859-1938), qui se trouve dans l’introduction de sa première grande œuvre, les *Recherches logiques* (1901)¹, contient en germe presque toute sa philosophie. Une explication détaillée de son sens est donc nécessaire, car la signification de la phénoménologie en est directement tributaire. Que faut-il donc entendre par un « retour aux choses mêmes » ? Que sont ces choses elles-mêmes ? Sont-ce les objets extérieurs que nous livre notre perception habituelle ? Sont-ce ces mêmes choses dépouillées à présent de notre perception ordinaire et donc saisies dans leur essence propre ? Il est peut-être encore trop tôt pour en décider et nous verrons qu’une des grandes tâches de la phénoménologie de Husserl est de justement ménager un accès à ces « choses mêmes » qui doivent guider en quelque sorte la pensée philosophique. Le terme choisi ici par Husserl de chose — *Sache* désigne en allemand l’*objet* d’une discussion, son *affaire* — nous indique déjà que la grande occupation de la phénoménologie ne sera peut-être pas forcément les choses matérielles présentes dans la nature (*Dinge*), mais plutôt *ce qu’il en est* de toute chose, matérielle, formelle, culturelle, lorsqu’on la prend pour objet d’analyse.

La méthode phénoménologique

Si le statut des objets privilégiés de l’analyse demeure encore ambigu (nous lèverons rapidement cette ambiguïté dès que nous aborderons l’analyse de l’intentionnalité), la méthode d’accès à ces « choses mêmes » ne pose pas problème. Husserl indique clairement, dès 1900 dans les *Prolégomènes à la logique pure*, sorte de longue introduction aux *Recherches logiques*, quels chemins de pensée il empruntera afin de saisir le phénomène dans sa phénoménalité la plus pure. La phénoménologie, pour accéder aux phénomènes eux-mêmes et à leur signification, doit tout d’abord lever les obstacles théoriques qui lui barrent la route. Son attitude initiale est de mettre de côté toutes les idées préconçues et les préjugés théoriques concernant les objets dont elle va s’occuper. Il s’agit donc d’écarter dans un premier temps les interprétations traditionnelles, qu’elles appartiennent au sens commun ou aux doctrines philosophiques

¹ E. Husserl, *Recherches logiques*, (abrégées *RL*), trad. fr. H. Elie, A.L. Kelkel, R. Schérer, t. I. *Prolégomènes à la logique pure*, t. II/1, *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance* (Recherches I et II), t. II/2 (Recherches III, IV et V) et t. III. *Éléments pour une élucidation phénoménologique de la connaissance*, Paris, PUF, 1969.

historiques. Car, de ce point de vue, la science et la philosophie ne possèdent aucun privilège par rapport aux opinions courantes. La phénoménologie naît ainsi d'une sorte de rejet des systèmes hérités du XIX^e siècle (idéisme allemand et positivisme), car elle veut bâtir, à partir des seules ressources de l'expérience, une nouvelle manière de comprendre le monde. L'« absence de présuppositions » forme ainsi le réquisit premier de la méthode phénoménologique. Elle indique que rien ne sera pensé qui ne soit l'objet d'une intuition originale ne faisant appel à aucune projection interprétative. C'est la raison pour laquelle elle décrète un abandon nécessaire de tout le savoir déjà disponible qui comprend par avance ce qu'il en est de la chose, pour se mettre dans l'attitude descriptive de « la première fois ». Elle n'en conteste pas la validité ni l'autorité, mais elle doute simplement de sa capacité de pouvoir résoudre certains problèmes philosophiques qui, à la fin du XIX^e, demeurent encore pure *quaestio disputata*.

Mais il ne s'agit pas simplement de mettre à l'écart les connaissances héritées du passé qui nous masqueraient l'accès aux « choses elles-mêmes », il convient également d'extirper avec une vigueur identique l'attitude théorique qui, d'ordinaire, les accompagne. En stipulant une description des phénomènes tels qu'ils se donnent, Husserl annonce que le phénoménologue n'affirme rien concernant l'existence effective des objets auxquels ils correspondent dans leur apparition phénoménale. Le travail phénoménologique se limite dans un premier temps à recueillir les données phénoménales, sans se demander si celles-ci renvoient par ailleurs à un référent réel ou non. Par là, Husserl cherche évidemment à éviter la querelle de l'idéalisme et du réalisme qui, bien que née au XVIII^e siècle, agite encore son temps. Au regard de la question de l'existence ou non des objets qui apparaissent en tant que phénomènes à la conscience, l'analyse phénoménologique se veut « neutre ». C'est ce que les commentateurs de Husserl ont nommé sa « neutralité métaphysique ». À en croire le philosophe allemand, la phénoménologie ne « contient pas la moindre affirmation portant sur l'existence réelle, par suite aucune affirmation métaphysique ou psychologique »¹. Selon lui en effet, la thèse de l'existence ou de la non-existence du monde relève de l'interrogation « métaphysique », sans que ce qualificatif soit négativement connoté. Qu'elle soit « neutre métaphysiquement » signifie de manière *privative* que la phénoménologie suspend d'emblée l'interrogation traditionnelle sur les preuves de l'existence du monde et sur la nécessité même de réclamer de telles preuves. Cela veut dire ensuite de manière *positive* que le monde tel qu'il apparaît demeure, non plus comme un problème à résoudre, mais comme une expérience à décrire. En ce sens-là, Husserl peut se dire être un véritable « positiviste »², au sens où il s'attache à décrire tous les faits tels qu'ils se présentent. Rien que l'expérience, mais toute l'expérience.

1 *RL*, introduction, t. II/1, p. 23.

2 *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, t. I, (abrégées *Idées I*), trad. fr. P. Ricœur, 1950, Paris, Gallimard, p. 69.

Mais comment décrire dans sa multiplicité et sa complexité ce champ de l'expérience ? Si la phénoménologie se veut véritablement « science des phénomènes » et implique donc une façon nouvelle de comprendre l'expérience qui ne fasse appel à aucune théorie traditionnelle scientifique ou philosophique, ne postule-t-elle pas cependant une certaine idée préalable de la méthode descriptive ? N'y a-t-il de ce fait une certaine pré-compréhension préjudiciable de l'expérience induite dans le choix de la méthodologie choisie pour en rendre compte ? Conscient du poids que représente le choix d'une méthode censée conduire jusqu'à la connaissance des phénomènes, Husserl prend soin de préciser la nature et la finalité de la méthode descriptive. Celle-ci consiste tout d'abord à partir du phénomène qui se donne en premier à nous : « l'intuition ». Or cette intuition s'atteste avant tout dans un vécu de conscience qui la présente. Aussi la phénoménologie sera-t-elle dans un premier temps une « psychologie descriptive », dans la mesure où elle cherche à décrire les divers objets qui se donnent intuitivement dans des vécus de conscience. Autrement dit, la chose même de la phénoménologie sera tout d'abord le vécu de conscience *dans* lequel et *par* lequel quelque chose comme un objet est visé et donc présent. Par conséquent, en vertu de la place qu'elle accorde à la présence à une conscience, la phénoménologie va avant tout se servir, pour son élucidation des objets à décrire, de l'outil de « l'intuition donatrice en personne ». Cette dernière est même, comme il le dit dans le livre I des *Idées directrices pour une phénoménologie*, le « principe des principes¹ » de la phénoménologie.

L'intuition donatrice en personne, fondement de toute description phénoménologique, consiste en la donation phénoménale la plus simple et la plus immédiate de l'objet visé, celle qui ne fait appel à aucun intermédiaire sensible ou intellectuel. Elle s'apparente habituellement aux impressions sensibles qui donnent à l'intuition de la conscience leurs objets (qualités, substrats, relations, etc.), mais pas uniquement. Comme nous le verrons, il y a pour Husserl la possibilité constante d'une intuition non sensible, à savoir soit d'une « intuition catégoriale » (intuition des catégories universelles qui ordonnent le discours et la pensée : être, unité, relation, etc.), mais aussi une « intuition eidétique » (*eidōs* signifie forme ou essence en grec), c'est-à-dire une intuition des essences génériques : rouge, cheval, homme, etc. Mais, même dans le cas de la donation d'une catégorie universelle ou d'une essence générique, l'intuition se montre néanmoins toujours immédiate et en personne.

Ce dernier trait est peut-être le plus important ici. Que l'intuition soit « en personne » (*leibhaft*, littéralement « en chair et en os ») indique que ce qui fait que l'objet est cet objet, et pas un autre, se donne en elle de la manière la plus directe, sans médiation d'un représentant. Ce n'est qu'à partir de cette donation en personne de l'intuition que d'autres types de donation sont ensuite possibles. Ceux-ci, qui ne présentent plus l'objet tel

¹ *Idées I*, p. 78.

qu'il se donne directement, mais seulement indirectement (à savoir justement à partir de l'intuition donatrice qu'ils modifient de diverses manières), Husserl les nomme des « présentifications (*Vergegenwärtigungen*) », en ce qu'ils *rendent présent* ce qui ne l'était d'abord pas. Ce sont les modes intuitifs dérivés, mais pour autant essentiels du point de vue de la connaissance, du souvenir, de l'imagination et de la simple signification vide (le simple fait de signifier un objet sans pour autant en produire une intuition présente, un souvenir ou une image). Nous avons donc là quatre modes principaux de donation qui renvoient les uns aux autres de manière articulée : la donation première de l'intuition en personne, les donations présentifiantes qui rendent présent l'objet à partir d'autre chose (le souvenir et l'imagination), et la donation signitive qui présente la *signification pure et simple* de l'objet, vide de tout contenu intuitif.

À partir de ces quatre modes de donation, la description phénoménologique peut donc se mettre en marche. Elle a pour but de révéler non pas ce qu'est l'objet en soi, mais ce qu'il est dans sa donation phénoménale. Méfiante à l'égard de la distinction kantienne du « phénomène » et de la « chose en soi », Husserl considère que le phénomène de toute chose — ce qui comprend le monde naturel, mais aussi les mondes formels et culturels — comporte avec lui son essence, de sorte qu'il ne sert à rien de postuler une énigmatique « chose en soi » qui se trouverait derrière le phénomène pour lui donner un certain poids ontologique. L'être se résout dans son apparaître, à savoir que l'apparition de quelque chose suffit à poser la relation de la conscience à cette chose. La neutralisation métaphysique implique, au demeurant, que l'essence doit être cherchée dans l'apparition phénoménale elle-même, de sorte que l'être corresponde avec son apparaître. Ce qu'est un objet, ce qui le constitue en tant que tel, ce que Husserl nomme son « ipséité » (*Sebstheit*), cela ne peut ainsi être découvert que dans les différentes manières dont il se donne à une conscience. Reprenant la phrase célèbre de Berkeley, Husserl affirme ici qu'« être, c'est être perçu » (*esse est percipi*).

Cela ne veut pas dire pour autant que les vécus de conscience dans lesquels l'intuition donne l'objectivité sont eux-mêmes des « réalités naturelles », à savoir des états mentaux d'un sujet psychologique particulier. Dans les *Recherches logiques* Husserl prend soin de montrer que les vécus sont saisis phénoménologiquement comme des caractères généraux d'actes ou comme des « essences » de vécus et n'ont aucune relation, du point de vue de leur intuitivité pure, avec un psychisme naturel. Si le statut ambigu du vécu de conscience pèsera longtemps sur les *Recherches logiques*, l'inflexion idéaliste transcendantale de la pensée de Husserl après 1907 aura pour but, entre autres, d'éviter toute conception psychologique et empirique de la conscience et de la donation intuitive. Autant dire que, sur le terrain de cette conscience dépsychologisée et saisie à présent comme champ de l'intuition pure, la description phénoménologique est attentive autant aux modes de donation des objets qu'aux données elles-mêmes. Les

uns ne vont pas sans les autres. Cette corrélation elle-même indique dès lors qu'il ne saurait y avoir de donation de quelque chose sans un quelque chose donné et inversement.

Comme on le voit la donation intuitive de la perception sensible et immédiate constitue une étape importante de la formation de l'expérience, puisque c'est elle qui lui donne en quelque sorte son coup d'envoi. C'est la raison pour laquelle Husserl a très souvent pris pour objet d'étude la perception sensible, non seulement parce qu'elle fournit la forme la plus simple, non modalisée de donation, mais parce qu'elle forme également le fondement de toute donation intuitive (même de l'intuition catégoriale et eidétique qui sont, d'une certaine manière, encore *fondées* aussi sur elle). Toutefois, si elle est première, la donation perceptive n'est pas pour autant absolue ou intégrale. En effet la perception externe se caractérise pour Husserl par la donation incomplète et par esquisses. Les choses perçues nous apparaissent non pas absolument et entièrement mais sous des aspects (*Abschattungen*) et des faces (*Seiten*) sans cesse particulières et changeantes. Cette limitation de la perception externe à une donation fragmentaire mais continue n'indique ici aucune incapacité innée du sujet percevant mais constitue plutôt la loi même de la perception¹. À la différence des vécus internes qui sont donnés sans esquisse dans une proximité totale (l'idée ou le sentiment ne se donnent pas sous une face puis sous une autre, mais comme une totalité indivise), les objets externes se dévoilent progressivement par des esquisses successives. L'unité de l'objet perçu relève donc d'un processus général d'« aperception » qui appréhende toujours, au-delà des parties mobiles qui se présentent dans leur particularité, une totalité en devenir.

En un sens, dans toute perception externe, l'*intention* de percevoir dépasse toujours ce qui est effectivement perçu, puisque nous apercevons une totalité perceptive là où ne nous est donnée, du point de vue intuitif réel, qu'une suite d'aspects cohérents mais limités. La phénoménologie de la perception se doit donc d'exposer le rôle crucial que joue la conscience intentionnelle dans toute intuition donatrice.

La théorie de l'intentionnalité

En qualifiant la conscience d'*intentionnelle*, Husserl reprend la thèse de son maître, le psychologue autrichien Franz Brentano. Dans la *Psychologie du point de vue empirique* (1874), Brentano, distinguant les phénomènes psychiques des phénomènes physiques, indique en effet que les premiers se différencient des seconds, entre autres caractères, par le fait qu'ils se rapportent essentiellement à un objet qu'ils ne sont pas et qu'ils incluent directement en eux ce rapport. Reprenant le terme d'intentionnalité à la philosophie scholastique, en en modifiant toutefois le sens et, en particulier, en lui enlevant sa connotation pratique d'« intention de faire

¹ Dans le tome I des *Idées*, Husserl remarque que cette loi de la donation par esquisses de la perception externe des choses spatiales vaut même pour Dieu

quelque chose », Brentano la définit comme la capacité pour un phénomène psychique de *se diriger sur un objet* quel qu'il soit : « Tout phénomène psychique est caractérisé par ce que les scholastiques du Moyen Âge ont appelé l'inexistence intentionnelle (ou encore mentale) d'un objet, et ce que nous pourrions appeler, bien qu'avec des expressions quelque peu équivoques, la relation à un contenu, l'orientation vers un objet (par quoi il ne faut pas entendre une réalité) ou objectivité immanente¹ ».

Cette phrase, aussi connue que parfois mal comprise, nécessite tout de suite quelques éclaircissements. Tout d'abord l'in-existence intentionnelle dont parle ici Brentano ne signifie pas que l'objet visé par la conscience n'existe pas, mais plutôt qu'il *existe dans (in-existere)* la conscience elle-même, d'où sa remarque concernant l'inclusion de cet objet en tant qu'« objet mental ». Ensuite cet objet intentionnel ne doit pas être exclusivement pensé comme un objet appartenant au monde extérieur, à la « réalité ». Un axiome mathématique, un être imaginaire (un centaure) ou même un pur concept formel (par exemple celui de l'identité) peuvent constituer des objets intentionnels en tant que tels. En résumé, l'intentionnalité indique pour Brentano la faculté psychique de transcendance de la conscience en tant que mouvement vers autre chose qu'elle-même, sans pour autant que cet autre se réduise au simple monde extérieur.

L'analyse husserlienne de l'intentionnalité, développée pour la première fois de manière systématique dans la 5^e des *Recherches logiques*, part de cette théorie brentanienne, mais elle la modifie substantiellement sur au moins deux points.

1^o Concernant l'objet intentionnel tout d'abord, Husserl refuse le statut mental que Brentano lui octroie. On pourrait même dire que la *démantisation* complète de l'intentionnalité constitue la grande avancée de l'interprétation husserlienne. Cette modification est patente notamment en 1894, lorsque Husserl débat avec un élève de Brentano, Kasimir Twardowski, qui, dans son livre *Sur la théorie du contenu et de l'objet de représentation*, soutient encore, même s'il la modifie lui aussi quelque peu, la thèse de l'inclusion de l'objet intentionnel. L'astuce de Twardowski consiste à scinder en deux l'objet intentionnel en un objet interne d'une part, le « contenu » (*Inhalt*) et en un « objet » au sens fort du terme (*Gegenstand*), à savoir l'objet réel. Tout acte de visée intentionnelle passe donc par le premier objet, le contenu interne de la conscience, pour se rapporter ensuite au second objet, l'objet proprement dit de la représentation. Il pense avoir par là même résolu le problème, lancinant en philosophie au moins depuis Bolzano, des « représentations sans objet », à savoir des représentations qui visent un contenu intentionnel auquel aucun objet existant ne correspond (comme par exemple les objets mythologiques : Pégase, Griffon, Zeus, etc.). Ce faisant, il peut y avoir pour Twardowski des représentations sans objets, car il y a des *contenus* de

¹ F. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, trad. fr. M. de Gandillac, Paris, Aubier, 1942, p. 115.

conscience qui ne renvoient à aucun *objet*. Sans entrer dans le détail de ces analyses, on peut voir ici clairement que Twardowski dédouble la conscience intentionnelle, puisque l'acte de représentation de la conscience vise d'une part le *contenu* signifié dans la conscience, puis d'autre part l'*objet* réel existant. Mais quel est alors le véritable objet intentionnel ? Toute conscience intentionnelle vise-t-elle toujours deux objets, le contenu interne et l'objet externe, sauf dans le cas exceptionnel des représentations sans objet, où elle ne se rapporte qu'au contenu de conscience ?

Husserl ne le croit pas et c'est de cette estimation critique de la théorie de Twardowski que va naître sa théorie de l'intentionnalité. Il conteste tout d'abord l'idée de la représentation conçue comme une image interne contenue dans la conscience. En effet Twardowski fait du contenu intentionnel une copie interne de l'objet transcendant la conscience. Or, pour Husserl, non seulement l'objet intentionnel n'est pas réellement contenu dans la conscience en tant qu'objet mental, mais il ne l'est pas non plus sous la forme d'une copie ou d'une image. La théorie de Twardowski entraîne un faux dédoublement du monde des objets. En effet, en distinguant *contenu* et *objet* de la représentation, le philosophe polonais introduit une médiation entre l'acte de la conscience et ce qu'elle vise. Il s'agit là pour Husserl d'une distinction dangereuse et inutile. *Dangereuse*, car elle oblige à penser le contenu comme copie interne ; et *inutile*, car lorsque je décris la manière dont je me rapporte effectivement à un objet intentionnel je ne perçois jamais le contenu interne de ma conscience censée m'acheminer vers cet objet. C'est bien l'arbre dans la cours que je perçois, non mon vécu interne ou ma représentation mentale de cet arbre. Avec la théorie de Twardowski, comme le remarque Husserl dans la 5^e des *Recherches logiques*, « deux réalités doivent désormais s'affronter, alors qu'une seule se présente ».

Cette critique de Twardowski nous permet de voir à l'œuvre la méthode descriptive même de la phénoménologie. Si Husserl refuse le dédoublement qu'effectue Twardowski du monde des objets, c'est essentiellement pour des raisons qui tiennent à la donation intuitive elle-même. Dans l'intention intuitivement remplie de quelque chose, je ne perçois rien à la vérité de ce dédoublement de la conscience en *contenu* et *objet*. Par conséquent l'intuition donatrice, seule à même de justifier toute connaissance, m'oblige à me passer de ce concept sans équivalent intuitif. En conclusion, s'il y a pour Husserl un objet intentionnel, celui-ci est simple et non réellement inclus dans la conscience sous forme de copie ou d'image.

Quel est par conséquent le statut de l'objet intentionnel ? Il faut ici répondre en deux temps. Dans un premier temps, Husserl va considérer que la question du statut ontologique de l'objet intentionnel est en général oiseuse et inutile, car la donation intuitive des objets intentionnels nous dispense de la poser. Peu importe « en l'occurrence que cet objet existe, soit fictif ou absurde », quand on affirme en effet, souligne Husserl, « que

l'objet est *simplement intentionnel* »¹, cela ne signifie pas naturellement qu'il existe seulement dans la visée, mais qu'il existe en tant qu'il est visé. Son existence, si on peut parler encore d'existence ici, ne relève ni de la réalité d'un vécu, ni de la réalité d'une chose, mais n'est que la réalité de ce qui est visé, la *consistance* irréelle elle-même de quelque chose qui est visé. Il n'y a donc pas lieu, du point de vue de l'intuition elle-même, de ne pas prendre ce qui se donne tel qu'il se donne. C'est la raison pour laquelle Husserl peut avancer dans les *Recherches logiques* que « je ne représente pas autrement Jupiter que Bismarck, la tour de Babel autrement que la cathédrale de Cologne, un chiliogone régulier autrement qu'un millièdre régulier² ». Que l'objet soit existant ou non, réel ou imaginaire, peu importe à dire vrai, car la visée intentionnelle le vise comme tel, et non pas comme autre chose que lui-même qui aurait sans cesse besoin de cet autre pour s'attester lui-même. Que ces objets existent ou non, il demeure l'évidence phénoménologique : ils me sont donnés comme tels ou tels. C'est ce caractère phénoménal d'être-donné *en tant que quelque chose* qui importe ici. Dans les deux cas, j'ai affaire à un seul et unique objet intentionnel qui se donne à moi tel qu'il apparaît.

Dans un deuxième temps, Husserl va considérer que la teneur existentielle de l'objet intentionnel n'est pas celle d'un objet réel au sens fort, donc reconductible à la réalité naturelle, mais qu'elle consiste dans sa simple « signification » idéale. La détermination de l'objet intentionnel comme signification permet ainsi de conférer un contenu intelligible à n'importe quel objet, tout en évitant de comprendre ce contenu comme existence ou réalité. Étant donné que la question de l'existence de l'objet a été par avance suspendue, ne retenant dans ce geste que son apparaître, demeure comme phénoménologiquement pertinent pour Husserl celle des modes de donation et de signification de cet objet. L'irréalité de l'objet intentionnel est par conséquent réinterprétée en tant qu'idéalité d'une signification, à savoir en tant que donation minimale d'un *quelque chose en général* (*Gegenstand überhaupt*) qui fait sens.

2° La seconde différence que Husserl introduit dans sa reprise de la conception brentanienne de l'intentionnalité concerne ensuite les données sensorielles de la conscience. Si Brentano considérait les données sensorielles, c'est-à-dire les sensations, mais aussi les sentiments, les instincts et les affections internes — dans les *Idées* Husserl regroupe l'ensemble de ces données sous la rubrique de la matière sensible ou *hylè* propre à la conscience — comme de simples phénomènes physiques, Husserl va les intégrer sans reste au domaine de la pure conscience phénoménale. Les données primaires de la conscience commencent donc avec les sensations et les affects. Aussi sont-elles vécues par une conscience comme les actes intentionnels eux-mêmes. Toutefois Husserl ne leur donne pas pour autant le trait caractéristique de l'intentionnalité. Tout ce qui se trouve être dans la

1 *RL*, t. II/1, p. 231.

2 *RL*, t. II/2, p. 176.